

établissement urbain, à Berne, dans un chef-lieu, ou, à défaut, dans les paroisses les plus fortunées. Dans certaines paroisses, la rotation des pasteurs est rapide. Dans le Valais au XVII^e siècle, Chantal Gauthier montre comment les missionnaires se retrouvent souvent contraints d'assumer la direction des cures et, donc, immobilisés. Ils réagirent ainsi à un contexte politique et religieux plutôt qu'au contexte alpin proprement dit. De plusieurs communications, il ressort enfin que, s'il y a bien identité valléenne, montagnarde, l'idée du repli ou du conservatoire correspond à une vision datée de la montagne. Nicole Lemaître préfère parler de décalage dans le temps vis-à-vis des plaines, plutôt que de spécificité des comportements religieux montagnards. Ce décalage semble être le fruit d'un isolement plus ou moins rigoureux. Bien que cet ouvrage se rattache principalement à l'histoire religieuse et culturelle des montagnes, quelques contributions seront donc utiles à ceux qui étudient les phénomènes migratoires.

Jérôme Luther VIRET

Giovanna Da Molin (a cura di), **Forme di assistenza in Italia dal XV al XX secolo**, Udine, Società Italiana di Demografia Storica, Forum, 2002, 175 p.

Cet ouvrage rassemble les contributions d'une des sessions du grand congrès de la Sides (Société de démographie historique italienne) de l'an 2000. Divers exemples régionaux sont présentés : Venise et Padoue, Florence, Ancône dans le royaume de Naples pour la période qui précède la réunification, la Lombardie et Bari pour l'époque qui suit 1860. Un dernier article traite des émigrants italiens en Argentine au début du XX^e siècle.

Le travail de Carla Ge Rondi nous offre une vue générale et en partie rétrospective sur les œuvres pieuses lombardes sous tutelle provinciale publique en 1880. Le tableau vaut pour la Lombardie mais les grands traits de l'histoire de l'assistance dans la péninsule sont dessinés. Grâce aux informations fournies par le recensement des œuvres

pieuses de 1880, elle reconstitue entre autres choses les strates successives de l'histoire de l'assistance dans cette région. Les plus anciennes de ces œuvres (datant de la fin du Moyen Âge et du XVI^e siècle) sont de grands hôpitaux, des hospices pour orphelins, infirmes et enfant abandonnés ; les créations des XVII^e et XVIII^e siècles sont des œuvres qui distribuent des dots, des aumônes, des soins à domiciles, ou s'occupent d'instruction populaire ; quant aux plus récentes, ce sont des asiles pour jeunes enfants.

Plusieurs contributions soulignent les faiblesses des systèmes d'assistance anciens à la merci des abus, des crises économiques, trop souvent surchargés, mal gérés et désorganisés. Mais il était bien difficile de mettre en œuvre de vastes réformes. Si Padoue au XVII^e siècle enregistra une nette amélioration après de gros efforts de réorganisation, de contrôle des entrées et de surveillance du personnel, cette amélioration ne fut que temporaire. Selon I. Pastori-Bassetto, la réforme n'a fait qu'effleurer les problèmes sans jamais remettre tout le système en cause. Il ne pouvait y avoir de réussite durable dans ce cas. Le cas vénitien présenté par Sergio Perini illustre parfaitement l'immobilisme allié aux discours réclamant le changement. Devant l'urgence reconnue d'une réforme de l'assistance dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les propositions affluèrent. Une rationalisation des soins et secours aurait pu rassembler les pensionnaires des maisons d'assistances selon des critères d'âge, de sexe et de besoins spécifiques. Une gestion saine des biens et revenus aurait dû être instaurée. La création d'auberges des pauvres devait permettre la transformation des oisifs en bons travailleurs. Pourtant après vingt années de débats, de propositions variées, aucun projet ne put aboutir et la ville conserva son assistance obsolète jusqu'à sa chute. La transformation de la section des grandes filles abandonnées à Naples au XIX^e siècle représente à l'inverse une réussite. Au XVIII^e siècle, les filles vivaient retirées du monde, dans un conservatorio – comme il en existe dans de nombreuses villes italiennes (voir Angela

Groppi, *I Conservatori della virtù. Donne recluse nella Roma dei papi*, Roma-Bari, Laterza, 1994) –, et encadrées par des moniales et dames bienfaitrices. Certaines attendaient là leur mariage ou leur envoi comme domestique en ville, d'autres avaient choisi d'y vivre en devenant oblates. Sous des dehors très classiques, le conservatoire présentait tout de même des particularités. Il n'y avait pas de vie commune. L'injustice et le favoritisme y régnaient. En effet, chaque moniale dirigeait et veillait sur un petit groupe de filles (choisies ? confiées ? la question reste en suspens) les protégeant, leur fournissant le travail rémunéré qui permettait d'améliorer l'ordinaire. Certaines filles appelées vagabondes n'appartenaient à aucun groupe et, sans protectrices chez les maîtresses, vivaient dans le plus grand dénuement : à deux ou trois par lit, sans travail, souvent contraintes de vendre une partie de leurs repas. La transformation de l'assistance aux jeunes filles est réalisée peu à peu au XIX^e siècle. En 1819, on créa une nouvelle section pour cinquante puis cent filles au sein de laquelle elles vivaient en communauté, recevaient une instruction scolaire élémentaire, une formation aux travaux domestiques, certaines pouvant même devenir sage-femme à l'école de la charité plus dynamiques, acquises aux principes de l'hygiène et de la formation des filles, remplacèrent les moniales. Toutes ces nouveautés laissaient perplexes bon nombre de contemporains qui s'interrogeaient sur les nécessités d'une telle éducation des filles qui ne saurait les mener qu'à la désillusion. Giovanna Da Molin souligne que cette expérience a eu une valeur exemplaire car, pour la première fois dans le royaume de Naples, on se préoccupait de l'instruction des filles pauvres. Le lieu restait un monde clos mais avec des moyens, une organisation et un but assez différents. L'éducation devait permettre aux jeunes filles de travailler et de devenir de bonnes mères de famille. Le conservatoire avait laissé la place à un vrai centre de formation moderne.

Comme ce dernier article, la plupart des contributions analysent un type d'assistance, une seule institution. Pas moins de cinq auteurs se consacrent pour partie ou entièrement aux enfants abandonnés. Les archives hospitalières italiennes sont interrogées depuis déjà fort longtemps par les historiens qui s'efforcent de mieux comprendre ce phénomène massif d'abandon des tout-petits très caractéristique des pays catholiques. Depuis les circonstances de l'abandon jusqu'au devenir des enfants, les auteurs enrichissent, nuancent ou apportent confirmation pour des faits et hypothèses déjà examinés dans la volumineuse bibliographie sur le sujet ou bien élargissent le champ au XX^e siècle jusque-là moins bien connu.

L'essai de A. Palombarini propose une présentation générale des motivations et circonstances des abandons en prenant pour exemple Ancône. On peut retenir particulièrement ce qu'elle expose sur les billets et marques. Les abandonnés d'Ancône au XVIII^e siècle portaient beaucoup de marques et de billets. Seuls 38 % d'entre eux n'avaient alors rien pour les distinguer, contre 70 % au XVIII^e siècle. Ces objets et petits messages remplissaient plusieurs fonctions essentielles pour les abandonnés. Ils étaient utiles pour une éventuelle identification du petit par ses parents s'ils décidaient un jour de le reprendre. Les billets permettaient de transmettre un nom à l'enfant et des informations sur son baptême, ses origines. Enfin les parents (ou faut-il dire la mère seulement ?) laissaient dans les langes de quoi le protéger du sort et des maux qu'il ne manquerait pas de rencontrer. Des vœux, des prières et des signes à valeur symbolique, religieuse et magique devaient accompagner l'enfant et le protéger : corail rouge, pain et sel, sucre, reliques, cire bénie, herbes médicinales étaient déposés dans ses langes ou bien renfermés dans des petits sacs d'étoffes attachés au cou du bébé. Il faut noter que tous ces objets n'étaient pas propres aux enfants abandonnés, comme le rappelle Augusta Palombarini elle-même et comme en témoigne la très belle collection

d'amulettes exposée au musée archéologique de Pérouse (Museo archeologico nazionale d'Umbria, collection Giuseppe Belluci). Les parents faisaient volontiers porter ce type de protection à leur progéniture dès la naissance, ou en cas de maladie. Même dans le geste d'abandon, les parents se préoccupaient de protection et joignaient le geste à la parole inscrite dans les billets. A. Palombarini note un progressif affaiblissement des rituels de protection autour de ces bébés. On trouve beaucoup moins de billets, de marques originales à vocation magique au XVIII^e siècle. Et, signe de temps vraiment nouveaux, des enfants étaient même déposés entièrement nus dans le tour à la fin du XVIII^e siècle. Certains entraient donc à l'hôpital sans aucune protection. Billets, objets et vêtements étaient devenus inutiles aux yeux de parents peut être plus conscients de la mortalité effroyable de ces lieux ou bien s'en remettant complètement à l'institution.

Le Sacro Monte di Pietà de Bari veillait aussi sur les abandonnés. La description de l'organisation générale des secours nous est familière (tour, envoi en nourrice, versement de subsides aux mères pour faire baisser l'abandon) si ce n'est que le système décrit est celui mis en place à la fin du XIX^e siècle dans cet hôpital public. Les efforts pour limiter l'abandon en 1895-1896 ont eu d'ailleurs des effets positifs. Si la croissance des abandons en chiffres absolus persiste entre 1893 et 1911, leur poids est en baisse : ce ne sont que 2,8 % des naissances et non plus 5 % que l'on délaisse au Sacro Monte di Pietà à la fin de la période. Quelques faits originaux sont à retenir comme la géographie des nourrices des abandonnés dans les zones de culture de l'olivier dans cette région et la mortalité contrastée des zones rurales et urbaines. La campagne n'était pas le lieu le plus sain, mieux valait être chez une nourrice résidant dans une petite ville où médecin et hôpital étaient accessibles et où les conditions de vie étaient un peu meilleures que dans un lieu trop isolé. Cette mortalité empira nettement à l'orée du XX^e siècle, époque à laquelle les

enfants restaient plus souvent à l'hôpital car, nous dit A. Carbone, les nourrices pour les abandonnés se faisaient rares. Cela laisse supposer soit que l'on n'appliquait pas dans cet hôpital les principes de la stérilisation si les enfants étaient nourris artificiellement, soit que les nourrices sur place étaient surchargées d'enfants à nourrir. Mais, sur ces détails, l'auteur ne nous dit malheureusement rien.

La situation particulière des jeunes filles abandonnées est présentée dans deux lieux : l'hôpital des Innocents de Florence aux XVII^e et XVIII^e siècles (L. Sandri) et l'Annunziata de Naples aux XVIII^e et XIX^e siècles (G. Da Molin). L. Sandri nous rappelle d'abord qu'au XVII^e siècle l'image des abandonnés s'est modifiée. Sauver et veiller sur ces enfants n'est plus désormais une œuvre de mérite ; ces fruits du péché sont rejetés pour leur illégitimité supposée, leur manque d'honneur, et les dangers qu'ils peuvent faire courir à la société. Les « nocentine » étaient considérées comme des filles des rues. Les administrateurs en étaient visiblement convaincus, eux à qui il arrivait de les mettre à la porte pour soulager les finances de la maison. Si par malheur, dans les familles où certaines étaient placées, elles subissaient un viol et se retrouvaient enceintes, elles devenaient aux yeux de la société de vraies délinquantes. À Florence comme à Naples, il subsiste des sources sur ces cas de viols de ces filles placées hors de l'hôpital. Un traitement similaire les attendait après l'annonce de leur grossesse. On les isolait des autres jeunes filles jusqu'à l'accouchement. Leur seule échappatoire était alors, du fait des poursuites judiciaires engagées par les hôpitaux, de pouvoir se marier malgré tout grâce à une dot versée par l'hôpital ou mieux par leur violeur ou sa famille, si jamais un mariage de réparation n'était pas obtenu. À Florence la moitié des filles trouvait un mari, mais le mariage de réparation s'obtenait surtout au XVII^e siècle ; après 1720, les hommes accusés préféraient payer une dot. On peut se demander, nous suggère L. Sandri, si ces jeunes filles placées ayant atteint l'âge du mariage (puisqu'elles ont entre 20 et 25 ans)

ne recherchaient pas un certain type de déshonneur (la grossesse illégitime) dans le but de sortir d'un autre déshonneur, celui d'être des abandonnées. Le mariage était la seule voie d'intégration qu'elles reconnaissaient.

On sait l'importance des arrivées de migrants italiens vers l'Argentine, où plus d'un nouveau venu sur deux venait de la péninsule italienne entre 1880 et 1930. Bon nombre d'entre eux profitèrent des « chaînes de migration » qui s'étaient mises en place et étaient ainsi accueillis sur place par des parents ou amis originaires de la même région qu'eux. Ceux-là n'avaient pas grand besoin des institutions d'assistance argentines comme l'Auberge des émigrants, et son Bureau du travail à Buenos-Aires, ou bien la société de Bienfaisance et toute l'assistance publique locale. En revanche, les plus isolés recherchaient aide et assistance. Les services publics argentins cités plus haut étant insuffisants pour faire face à l'afflux des migrants, l'ordre salésien s'était organisé en fondant l'Italica Gens qui, à partir de 1909, prenait sous sa tutelle les émigrants à l'étranger. Il voulait proposer une aide totale qui commençait par une présence sur le quai de débarquement à Buenos-Aires, mais aussi à l'Auberge des étrangers, dans les faubourgs de la ville et au-delà dans le pays partout où une école salésienne était ouverte. Les salésiens assuraient la correspondance avec la famille restée au pays, aidaient à la recherche des personnes, à trouver du travail, etc. À terme, il s'agissait de promouvoir l'intégration sociale et professionnelle de tous, et pas seulement des Italiens même s'ils étaient largement majoritaires, et ce sans abandonner l'action pastorale propre à l'ordre. La crise économique, le tournant nationaliste et patriotique de l'Italie et la fin des migrations massives vers l'Argentine ont fait disparaître cette structure d'aide originale au début des années 1930.

L'histoire de l'assistance et des assistés est un champ de recherches encore particulièrement fertile et actif en Italie ; ce que l'on peut imputer, mais en partie seulement, à la richesse, l'ancienneté et la qualité des

sources hospitalières. Ces articles, tous travaux de première main, en sont un nouveau témoignage qui nous présente un tableau de la variété des formes de l'assistance, de leurs mutations entre le *XV^e* et le début du *XX^e* siècle.

Isabelle ROBIN-ROMERO

Luigi LORENZETTI, Anne-Lise HEAD-KONIG et Joseph GOY (éd.), **Marchés, migrations et logiques familiales dans les espaces français, canadien et suisse, XVIII^e-XX^e siècles**, Berne, Peter Lang, 2005, 321 p.

Cet ouvrage constitue la troisième et dernière publication – en l'espace de trois ans – d'un Programme International de Coopération scientifique (PICS) du CNRS (voir le compte rendu des deux premiers actes de colloque dans ADH 2006-1). Moins strictement orientées sur le rapport des populations paysannes aux marchés, les vingt contributions de ce volume tentent d'articuler les rapports entre les migrations, les marchés et les systèmes d'organisation familiale et de partage successoral dans les espaces français, suisse et canadien (principalement québécois). Si le pari est dans l'ensemble tenu, quelques articles peinent cependant à intégrer la dimension migratoire autrement que comme un élément de contextualisation très général du rapport des individus à la terre et au patrimoine. Il est vrai que le phénomène migratoire est bien souvent difficile à saisir ; les sources privilégiant fréquemment les populations les plus sédentaires, notamment dans les archives françaises.

L'article introductif de L. Lorenzetti propose un bilan historiographique et ouvre des perspectives intéressantes. Analysant les deux approches traditionnelles de la migration – l'approche macro-économique, en liaison avec l'histoire de l'industrialisation, et l'approche micro-historique, attentive au cycle de vie et au rôle des acteurs – l'auteur montre comment, dans les deux cas, la migration est généralement perçue trop exclusivement comme un moyen d'ajustement économique,